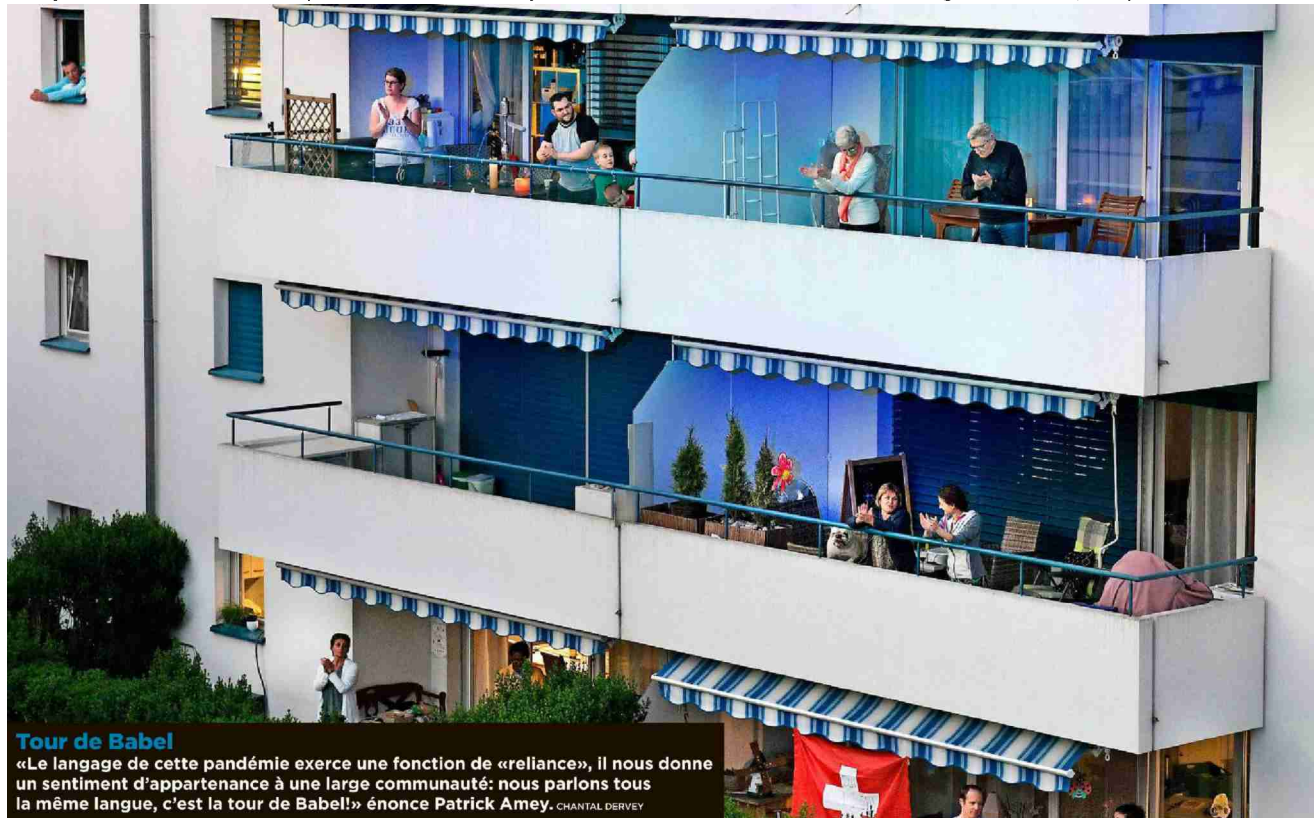




## Le vocabulaire qui a fleuri avec la crise du Covid-19

Une kyrielle de mots nouveaux et d'expressions inédites émaille aujourd'hui nos conversations. De «confinement» à «gestes barrières», nous parlons tous coronavirus



### Tour de Babel

«Le langage de cette pandémie exerce une fonction de «reliance», il nous donne un sentiment d'appartenance à une large communauté: nous parlons tous la même langue, c'est la tour de Babel!» énonce Patrick Amey. CHANTAL DERVEY

### L'essentiel

- **Adaptation** Une situation inédite appelle souvent l'intégration de mots nouveaux.
- **Création** Skypéro et whatsapéro pourraient rester dans le langage courant car ils désignent un concept original.
- **Réaction** L'utilisation du mot «guerre» dans le discours politique est un signe de stress et vise à forger l'union nationale.

**O**n ne parle pas aujourd'hui comme hier. Si c'est vrai de toutes les langues, nées pour évoluer, c'est plus juste que jamais depuis la déferlante du coronavirus. Sur ses talons, une ribambelle de mots neufs ou employés dans un sens nouveau. Qui, en janvier, parlait de confinement? De distance sociale ou de gestes barrières? Qui, à part une amicale de pneumologues, glissait dans la conservation respirateur, frottis nasal, intubation et patient zéro entre la poire et le fromage? À l'heure actuelle, tout le monde manie ces vocables savants avec une virtuosité qui réclame un passage sous microscope.

«Il faut agir aussi vite que possible, mais aussi lentement que nécessaire»



Pour le linguiste genevois Louis de Saussure, professeur à l'Université de Neuchâtel, «ce qui est nouveau, c'est la rapidité du phénomène et cette pléthore de



néologismes qui surgissent dans une crise globale touchant toute la société». «Ce langage, relève-t-il, ne reste pas confiné à des cercles restreints. S'il est courant de voir apparaître des termes neufs dans des jargons de spécialistes, l'originalité réside ici dans leur caractère généralisé: nous les avons appris sans réfléchir et les utilisons tous de manière spontanée.»

On est loin d'un argot, typique d'une aire géographique, sociale ou générationnelle donnée, et destiné à n'être compris que d'un groupe se reconnaissant grâce à lui. «Le langage de cette pandémie exerce une fonction de «reliance», il nous donne un sentiment d'appartenance à une large communauté: nous parlons tous la même langue, c'est la tour de Babel!» énonce Patrick Amey, sociologue, maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Genève. On peut parler d'un effet totem.

### Incantation magique

La grande majorité des mots du parler coronavirus sont empruntés au vocabulaire médical. Chacun s'est familiarisé avec les courbes exponentielles, les malades asymptomatiques, les populations à risque, les solutions hydroalcooliques, la chloroquine et la quatorzaine. À croire que maîtriser un verbiage de spécialistes nous donne l'illusion de contrôler la maladie, voire de nous en préserver. Il y a là comme une incantation magique, qui s'entend clairement dans la formule terminant chaque échange: «Prenez soin de vous et des autres.» On dirait un mantra, qui ne va pas sans rappeler le «*God bless you*» des Anglo-Saxons, datant des grandes pestes du Moyen Âge. «Il y a aussi ce «Portez-vous bien!» qui sonne comme un rite de conjuration, ou ce «Restez chez vous!» en réalité très directif, mais que l'on adopte car l'on n'a pas le choix», note Pa-

trick Amey.

Nous préférons parler de coronavirus, de Covid-19, voire de SARS-CoV-2 plutôt que d'une pneumonie pouvant s'avérer mortelle. «Nous avons recours à des labels abstraits, constate Louis de Saussure. En ne fournissant aucune indication sur ce que cette maladie nous fait, nous en gommons les effets. Il y a mise à distance, mais je ne parlerais pas d'euphémisme car au contraire, coronavirus sonne inédit, donc effrayant. On a un inconnu dans la maison! Les mots de spécialistes laissent les gens dans le flou, dans une incertitude un peu magique. Si l'on parlait franchement de pneumonie, je pense que ce serait plus efficace: le nom fait peur, on se protégerait davantage.»

Pour Patrick Amey, recourir à ces termes précis traduit, comme tout langage, un rapport au monde: «On se positionne par rapport au risque et à la gestion qu'on en fait. En maîtrisant un vocabulaire spécialisé, on donne de soi l'image de quelqu'un qui s'est renseigné, qui sait, se protège et donc ne représente pas un danger pour autrui. Quelqu'un qui prend ses responsabilités.» Les mots dits ont une fonction de réassurance: par eux, on lutte contre l'impuissance et l'incertitude qui règne parmi les dirigeants, et même parmi les médecins.

### Skyperos et whatsaperos

D'autres dénominations nouvelles sont empruntées à l'anglais (*clapping*, *cluster*) ou liées aux nouvelles technologies: visioconférence, télétravail, enseignement à distance versus présentiel, ou encore ces whatsaperos et skyperos désignant des pratiques sociales jusqu'ici inédites. Lesquelles survivront à 2020 au point de coloniser le dictionnaire? Pour les deux experts, skyperos

et whatsaperos pourraient sortir triomphants de la pandémie, tout comme les gestes barrières, que l'on pourra recycler pour toutes sortes d'autres maladies, la grippe saisonnière notamment.

Une expression nouvelle étonne particulièrement Louis de Saussure: maintenir la distance sociale. «On devrait parler de distanciation physique. Il y a confusion. Lorsque nous nous parlons par Skype ou par téléphone, nous sommes dans une interaction sociale même s'il n'y a pas de proximité physique. Celle-ci n'est qu'un aspect de la vie en société.» En outre, le champ lexical de certains termes s'est réduit à une seule acception: quel enfant prié de dessiner un masque aurait ces temps-ci l'idée de crayonner une tête de singe ou de Spider-Man?

Faut-il qualifier ce feu d'artifice linguistique de néolangage? de néoparler? Les experts ne vont pas jusque-là. Patrick Amey qualifie ces intrusions «d'interférences lexicales» et rappelle «qu'entre les années 60 et 80, on assistait au même phénomène avec le vocabulaire de la psychanalyse; les émissions de télévision et la presse, dans un désir de vulgarisation, employaient des mots qui, à force d'usage, sont restés.» Le sociologue a tiré des conclusions similaires après avoir passé au crible les débats sur le nucléaire dans les années 90. Monsieur et Madame Tout-le-monde assimilent un vocabulaire savant et deviennent des «profanes autodidactes», comme il les nomme. Un sentiment renforcé par le fait que, dans les médias, peut-être pour la première fois, «le citoyen ordinaire, vous, moi, sommes créateurs d'événements dans cette crise du coronavirus. On nous questionne sur nos émotions, notre façon de vivre, on s'invite chez nous par visioconférence. Le spectacle, c'est la souffrance de



tous, les efforts de chacun. La télévision, notamment, couvre l'existence de ses spectateurs comme si c'était un fait d'actualité car à part des gens intubés sur un lit d'hôpital et des courbes, elle n'a rien à montrer.»

### «Nous nous adaptons»

Une chose est sûre, nous nous situons avec ce parler coronavirus aux antipodes de la «novlangue»

décrite par George Orwell. Dans «1984», il s'agit de rayer des mots du lexique pour que les individus ne puissent plus exprimer des idées qui dérangent le pouvoir, et les oublie. «Rien de ça ici, constate Louis de Saussure. Au contraire, c'est la communauté qui, pour s'acclimater à une situation nouvelle et la gérer de la manière la plus adéquate possible, pour acquérir les moyens de pen-

ser des concepts inédits, crée de nouveaux mots. C'est un phénomène très positif que cette profusion de néologismes: elle est le signe que nous nous adaptons.»



### Lire l'éditorial en une:

«Une cuisine avec un fumet politique»

**Pascale Zimmermann**

## Je me confine, nous nous déconfinons...

● Depuis un mois et demi, nous vivons confinés. Sommes-nous pour autant isolés? cloîtrés? séquestrés? Ces mots sont-ils des synonymes? L'équipe de chercheurs en linguistique de l'Université de Caen a analysé les espaces sémantiques de ces quatre termes et constate que celui de confiné est le moins dense. «Il n'est pas étonnant que confiner (et le nom d'action qui en dérive: confinement) ait été choisi pour qualifier la réglementation actuelle, constate le professeur Jacques François: il est précis, ne risque pas de donner lieu à plusieurs interprétations et n'a pas de connotation humiliante, ce qui serait le cas pour séquestrer ou cloîtrer.»

Un bon choix donc de la part de tous les gouvernements des pays francophones que ce verbe

pour désigner une réglementation. Confiner fait son apparition dans la langue française au début du XIII<sup>e</sup> siècle; il dérive de confins, issu du latin classique *confinium* (plur. *confinia*, de *cum* et *finis* «limite»), qui signifie «limite commune à des terres», «proximité, voisinage». «Confiner véhicule l'idée de mise à l'écart et, en arrière-plan, de motivation sécuritaire», analysent les experts.

Le Genevois Louis de Saussure est, lui, frappé par «la rapidité avec laquelle les termes confinement/déconfinement - qui désignent un concept peu naturel - ont gagné en familiarité. Les mots existaient, mais on ne les utilisait pas. Ils sont aujourd'hui employés par tout le monde.» Le linguiste établit une analogie: «Le phénomène me

rappelle un processus dictatorial: les modifications de vocabulaire imposées par le III<sup>e</sup> Reich à des fins de propagande. La paire obscurcissement/désobscurcissement a fait son apparition lors des bombardements alliés sur les villes allemandes, désignant la gestion du début et de la fin de l'alerte. Il s'agit d'une construction lexicale et morphologique destinée à rendre un concept familier. Comme si on maîtrisait mieux le risque en lui accolant un terme nouveau et savant. Chacun peut se l'approprier et l'intégrer à sa vie quotidienne.» Et l'expert de relever que le concept de confinement est venu de Chine, a été appliqué pour la première fois à propos de Wuhan et désigne une pratique appliquée de manière pour le moins autoritaire. **P.Z.**



## Le «Nous sommes en guerre» de Macron

● «Nous sommes en guerre.» Personne n'a oublié cette phrase, martelée par Emmanuel Macron le 16 mars dernier. Dans son allocution, le président français annonce qu'il impose le confinement strict à ses concitoyens pour mettre un frein à la propagation du coronavirus et se sert de ce vocable-choc. Il n'est pas le seul: la Grande-Bretagne, les États-Unis et la Corée du Sud notamment l'ont aussi employé.

«Le mot est particulièrement frappant. C'est une image, une métaphore, analyse Louis de Saussure. Il ne s'agit évidemment pas de cela. Une guerre, c'est un conflit, et il est absurde de dire qu'on est en conflit avec le virus, cela n'a aucun sens, c'est trompeur. Mais avoir utilisé le mot a eu pour effet d'activer

des inquiétudes - le danger plane sur nous tous - et de resserrer les liens d'une population autour de valeurs communes. Le mot construit l'idée de communauté. Quand un gouvernement use du mot «guerre», c'est une marque de stress. Et un symptôme de ce besoin d'unir ses concitoyens. Il existe un ensemble de mots servant d'indicateurs sociaux: on est ensemble, on fait partie du même groupe et on a tous peur de la même chose.»

Le «Prenez soin de vous et des autres» va dans le même sens. «Ce que je note, dit le linguiste genevois, c'est «... et des autres», qui est nouveau. Je ne suis pas sûr que nous aurions employé en d'autres temps cette formule dont la consonance chrétienne est surprenante dans

la vie quotidienne. Cela sonne: «Prenez soin de votre prochain». Et c'est dangereux car dès qu'un individu s'en écarte, il va se voir stigmatisé. Et cela d'autant plus rapidement qu'on est à la recherche de boucs émissaires.»

Rien de tel en Suisse. L'expert relève que le Conseil fédéral n'est jamais tombé dans cette dérivation langagière. «Alain Berset a très judicieusement usé d'une métaphore sportive: le marathon. Cela paraît beaucoup plus juste, et plus intéressant. Ce que nous vivons est une épreuve, au sens sportif du terme.» L'élue socialiste en charge de la santé publique a aussi fait très fort avec sa devise: «Il faut agir aussi vite que possible, mais aussi lentement que nécessaire», qui l'a porté au pinacle sur les réseaux sociaux. **P.Z.**

## «La France écoute le discours du père»

**L'analyse data de la communication officielle est révélatrice. Le point avec des experts**

**Cécile Denayrouse**

S'il y a bien une certitude en politique, c'est que le choix des mots n'est jamais laissé au hasard. La rhétorique employée par les dirigeants regorge d'indices qui dissimulent parfois de précieuses informations. L'intelligence artificielle permet de passer au crible la sémantique utilisée par le Conseil fédéral et de la comparer à celle employée par Emmanuel Macron. Les communications officielles - allocutions côté français et communiqués de presse côté suisse - en ces temps de crise sanitaire ont donc consti-

tué notre matière première. Deux as de la communication politique, le Zurichois Louis Perron et le Français Arnaud Benedetti, ont accepté de commenter ces résultats.

### Un virus sans nom

Il faut appeler un chat un chat, et pourtant... Si le Covid-19 était dans tous les esprits, il n'était pas sur toutes les langues dirigeantes. En l'espace de quatre discours-fleuves, le président français n'a employé ce mot que huit fois et opté pour la dénomination plus généraliste de «virus», utilisée 35 fois. Le gouvernement suisse a largement préféré le terme de «coronavirus», utilisé à 19 reprises. «Le président français ne se mêle pas des détails, explique Louis Perron. Ce roi moderne est là pour donner les

grandes lignes. À l'inverse, notre ministre de la Santé a justement pour mission de s'occuper des détails. Cette expertise se devine dans le vocabulaire choisi pour parler de la maladie.» Le pragmatisme helvète se retrouve également dans l'utilisation des mots emblématiques de la crise que sont «hygiène», avec 15 mentions pour le Conseil fédéral contre aucune pour Emmanuel Macron, ou «masque»: 18 mentions contre 8.

### Discours français dirigiste

À la lecture des verbes les plus utilisés par le Conseil fédéral, le contraste avec la France est frappant. Dans sa dernière allocution en date, les six verbes préférés d'Emmanuel Macron ont été «avoir», «faire», «savoir», «falloir», «tenir» et «continuer». À la même



période, les mots choisis par le Conseil fédéral étaient d'une tout autre teneur: «rouvrir», «décider», «prendre», «partir», «prévoir», «assouplir». Une différence qui n'étonne pas Arnaud Benedetti: «La France est l'héritière d'une culture monarchique. Les verbes choisis par Emmanuel Macron sont donc empreints de majesté. Il est l'homme fort, celui qui décide sa rhétorique se doit de le rappeler.» «Nous sommes tous dans la même crise, mais nous avons une autre culture, d'autres institutions pour la gérer, ajoute Louis Perron. C'est un peu comme si la France écoutait le discours du père tandis que la Suisse assiste à une réunion de famille.»

### Une longueur d'avance

Si le vocabulaire employé au début de la crise était relativement identique, tout a changé dès le 16 mars. Les principaux mots du chef de l'État français sont relatifs à la temporalité, avec par exemple «jours» (21 mentions), «semaines» (12 mentions) ou «période» (13 mentions). Au même moment, le gouvernement suisse préfère parler de «mesures» (18 mentions), de «protection» (15

mentions) et de «plans» (11 mentions). «Cela montre de façon assez claire l'avance de la Suisse dans la gestion de la crise, analyse Louis Perron. Mais tandis que le rôle d'Emmanuel Macron est de motiver ses concitoyens, le Conseil fédéral s'attache avant tout à les renseigner.» Arnaud Benedetti va plus loin: «Le problème de la communication de Macron, c'est qu'elle n'est pas parvenue à camoufler les déficiences de l'action publique. Derrière le vocabulaire en lien avec des notions de temps, on devine ce flou.» Ainsi, l'emblématique mot «masque» apparaît-il plus tôt dans la communication officielle suisse. Tout aussi criant de pragmatisme, le mot «francs» s'est montré à 11 reprises pour Berne, contre une seule fois le mot «euros» à l'Élysée. «Le Conseil fédéral utilise davantage d'éléments économiques tout simplement car il peut se permettre de voir plus loin, poursuit Louis Perron. C'est

un bon indicateur pour affirmer que la Suisse est en voie de retour à une demi-normalité.»

### L'emphase cache les manques

Emmanuel Macron a mentionné la crise à 17 reprises, contre aucune pour la Suisse. Pire: dès le 16 mars, le discours du chef de l'État français prend un tournant militaire. Les mots «guerre» (14 mentions), «mobilisation» (16 mentions) ou encore «ligne» (13 mentions) éclosent telles des fleurs au fusil présidentiel. «Le vocabulaire martial est chargé de restaurer la puissance de l'État, estime Arnaud Benedetti. Emmanuel Macron a voulu convaincre la population de l'implication gouvernementale mais son discours a été perçu comme un discours de dissimulation.» Selon un sondage Tamedia effectué il y a quelques semaines, le gouvernement suisse bénéficie de 83% d'opinions positives. «Assouplir», «garantir», «protéger» sont des mots qui ont fait mouche auprès des Suisses, explique encore Louis Perron. Aujourd'hui, notamment avec sa déclaration «Nous souhaitons agir aussi vite que possible, mais aussi lentement que nécessaire», Alain Berset, le conseiller fédéral chargé de la Santé, représente bien son pays, il en est devenu de facto une sorte de leader.»



### Les mots les plus fréquents dans les communications officielles

Plus fleuris que les communiqués du Conseil fédéral, les discours d'Emmanuel Macron montrent aussi des différences dans le choix des mots et des tournures.

#### France

Discours type composé avec les mots les plus fréquents des quatre **allocutions présidentielles**, du 12 mars au 13 avril

1% des phrases



##### Sujet

**Nous, je** et **vous** sont les sujets les plus fréquents. Ils accompagnent 53% des phrases

##### Sujet

**Nous** est présent dans 29% des phrases

##### Nom

L'évocation du **virus** entre dans 6% des phrases

##### Verbe

**Faire, prendre** et **dire** sont les verbes les plus utilisés et comptent pour 18% des phrases

##### Nom

Le mot **soignant** est prononcé dans 5% des phrases

Un discours moyen fait env. **3100 mots**

#### Suisse

Communiqué type composé avec les mots les plus fréquents des quatre **décisions du Conseil fédéral**, du 13 mars au 16 avril

1% des phrases



##### Sujet

Le **Conseil fédéral** est le sujet le plus fréquent

##### Nom

L'évocation du **virus** entre dans 9% des phrases

##### Verbe

**Prévoir** et **protéger** sont utilisés dans 12% des phrases

Un communiqué moyen fait env. **1200 mots**

M. RUDAZ, O. HAENNI - SOURCES: COMMUNIQUÉS DU CONSEIL FÉDÉRAL, DIRECTION DE L'INFORMATION LÉGALE ET ADMINISTRATIVE (FR)



## Quand le «nous» de l'humilité écrase le «je» présidentiel

● Il y a un élément troublant quand on procède à l'analyse data des trois allocutions prononcées à la télévision par le président français Emmanuel Macron au fil de la crise du coronavirus. Que ce soit le 12 mars (annonce de la fermeture des écoles), le 16 mars (confinement généralisé) ou le 13 avril (prolongement du confinement), le pronom le plus fréquemment prononcé par le président était «nous». Oui, «nous», et non pas «je». Un «nous» collectif, un «nous» de l'humilité et de la solidarité plutôt que le «je» habituel de la volonté présidentielle.

Il y a même plus troublant: au fil des trois discours, cette prédominance du «nous» s'est fortement accentuée. Le 12 mars, sa domination est encore faible et il ne devance le «je» que d'un petit 12%. Quatre jours plus tard, l'écart se creuse à 33%. Et le 13 avril, le «nous» triomphant de la nation écrase

littéralement le petit «je» présidentiel: 102% d'usage en plus (87 occurrences contre 43)! Qu'est-il donc arrivé à Emmanuel Macron? Le coronavirus aurait-il eu raison de ses prétentions jupitériennes? L'aurait-il contaminé d'une forme d'humilité?

L'intention est évidente. Dans ces allocutions officielles enregistrées et prononcées les yeux dans les yeux de ses compatriotes, Emmanuel Macron appelait à la «mobilisation générale», à l'«union nationale». Il félicitait les Français de se montrer «tous solidaires, fraternels, unis, concitoyens d'un pays qui fait face». Dans ce registre de l'union, rien de plus mobilisateur que le «nous».

Or, il est amusant de constater que dans la même période, quand le président Macron n'est plus dans cet exercice de face-à-face avec la nation mais qu'il se déplace à Mulhouse pour honorer le rôle des soignants dans la

région la plus touchée par le Covid-19, le naturel revient au galop. Le 25 mars, prenant la parole dans un hôpital militaire de campagne, il retrouve naturellement son ton habituel. Il dénonce ce jour-là «les facteurs de division» et «ceux qui voudraient fracturer le pays», mais il fait aussi la promesse d'un

«plan massif d'investissement et de revalorisation de l'ensemble des carrières» dans les hôpitaux. Bref, le président tout-puissant est de retour, celui dont le rôle est de décider, de trancher des bons et des mauvais, de promettre l'or du lendemain qui ruissellera. Et là, tiens, tiens, «je» réapparaît en majesté: dans ce discours du 25 mars, «je» reprend la tête devant «nous», avec une fréquence 52% supérieure. Le Covid-19 n'a pas terrassé Jupiter...

**Alain Rebetz**  
Paris